

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

L'usage de porter le grand deuil avec le crêpe anglais blanc pour les accessoires du costume, s'est introduit chez nous. C'est une mode — le mot est bien futile pour désigner ce changement dans nos habitudes — qui nous vient d'Angleterre.

Cet assemblage des deux couleurs extrêmes — nous disons couleur, bien que le noir soit la négation de toute couleur — est peut-être encore plus deuil que le noir seul. Ce bandeau de crêpe blanc qui se détache sur le bord noir du chapeau, a un aspect austère, ainsi que le col droit et le parement de la manche.

La coiffe anglaise, faite d'une quantité de petits plissés superposés les uns sur les autres, est une sorte de coiffure que l'on pose sur le sommet de la tête et qui nous paraît séyante; c'est la coiffure de la jeune veuve, et la grande coiffe avec les pans qui semblent comme deux ailes protectrices, ajoute encore à la gravité du costume, si la femme n'est plus jeune.

Dans le faubourg Saint-Germain les femmes ont adopté cette tenue que la Scabieuse a inaugurée depuis deux ans, et qui aujourd'hui se généralise; nous voyons le crêpe blanc accepté pour le plus grand deuil, celui de veuve.

La robe à traîne en beau cachemire de l'Inde, que l'on porte les trois premiers mois d'un grand deuil, ne doit avoir, pour tout ornement, qu'un col et des parements en crêpe blanc, et comme complément, l'une des coiffes que nous venons de désigner.



Costume en faille française unie et damasquinée.

Costume en lainage brodé de soutache et velours prune de Reine-Claude.

Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

Après ces trois mois, la robe peut être courte, sans draperie — la mode de cette année peut s'appliquer au deuil, vu l'absence de draperies dans quelques jolis modèles. On y met un gilet en crêpe blanc, très long devant et le corsage vient mourir sur les côtés, de façon à dégager complètement la basque du gilet. Si nous

osions nous servir d'un mot qui rend bien l'effet, nous dirions que c'est *joli* et d'un comme il faut tout à fait remarquable. Nous ne reprochons à ce gilet que d'être bien fragile, sa blancheur est obligatoire et il ne souffre pas la plus petite souillure; heureusement que le crêpe blanc supporte le nettoyage.

Lorsqu'on emploie du crêpe anglais noir en garniture, on le met au bord de la traine, en revers et en biais plissé. Dans les draperies du costume il fait bien en pans et en grandes coques, en tablier, en plastron et en bretelles au corsage. Les façons de la Scabieuse sont fort bien comprises, l'élégance est appropriée à chaque degré du deuil et les garnitures et accessoires bien en rapport. Les manteaux se font en beau tissu mat à dessins bouclés ou damasquinés, et ces dessins n'ôtent rien à l'austérité de l'étoffe. Les formes sont charmantes, longues et étoffées pour les dames âgées, assez courtes pour les jeunes. Nous désignons une petite jaquette en vigogne Caraïbe, gracieuse et confortable. Manteau en cheviotte mosaïque, garni d'astrakan, superbe de drapé et d'arrangement.

Quant aux chapeaux de deuil, la diversité des formes est grande; la capote en crêpe anglais reçoit des garnitures assorties, puis à mesure que le deuil devient moins austère on la garnit de perles en bois durci, de raisin en grappes fait en gaze et que l'on entremêle de jais; les plumes viennent ensuite, les aigrettes et la pluie de jais, une fantaisie légère et scintillante qui s'élance en gerbe, pour se répandre ensuite sur la passe.

Les chapeaux ronds pour les jeunes femmes et les jeunes filles, tout en étant à la mode, sont sobres de développement et tout à fait gracieux.

Comme fantaisies en fichu, collerette, etc., etc., le choix est grand. Le jabot-plastron, en tulle brodé de jais, avec ses dentelles en spirale, est élégant et habillera suffisamment le corsage d'une robe, pour un grand dîner. La garniture en rapport est toute prête pour assujettir à la manche. Il y a aussi une sorte de fichu carré, drapé de plis, qui semble sans prétention et qui est d'un goût exquis. Il se mettra facilement sur les corsages unis et montants, et l'on pourra le maintenir par une touffe de marguerites, de violettes, de scabieuses ou par des branches de véronique.

Les tissus astrakan sont la grande nouveauté de la saison, ainsi que le gros natté à rayures inégales et de plusieurs tons en velours peluche. Le nom, tissu astrakan, donne bien l'idée de ce que peut être ce lainage. Tout ce frissonnement produit par la toison bouclée de l'astrakan est reproduit sur le fond de l'étoffe par une quantité de bouclettes en laine tissées avec l'étoffe et diversement disposées. Très touffues elles forment des bandes plus ou moins espacées, des carreaux, des dessins presque perdus, et comme un jeté couvrant l'étoffe. Excepté de beaux boutons, ces deux tissus fournissent la garniture du costume; bandes ou rayures composent le col, les revers ou le plastron, le parement de la manche. C'est à l'imagination d'inventer une disposition plus ou moins élégante, mais surtout nouvelle et originale.

Les tissus unis sont tout à fait délaissés, même pour les par-dessus. Nous avons vu une visite faite en peluche loutre, une peluche qui peut bien avoir au moins un centimètre d'épaisseur, le dessus poudré de gris

Chinchilla, d'une extrême élégance. La doublure est un satin de fantaisie pourpre à dessin damasquiné, et la garniture, une superbe passementerie à grosses boules en chenille brodées de perles. C'est de la dernière élégance.

La jaquette se fait en drap de laine ou de soie uni. On a raison d'abandonner pour ce petit pardessus les étoffes à ramages dont on a abusé. Ces dessins en relief n'étaient pas avantageux à la taille qu'ils épaississaient, et puis ces ramages ne sont jolis qu'à la condition de se développer sur les longues jupes du manteau, il leur faut de l'espace comme à toutes les étoffes à dessins un peu grands et en relief. Nous n'aimons guère les grands brochés qui miroitent comme les écailles d'un poisson; les reflets sont jolis dans la jupe seulement, on les combine avec une étoffe unie, soie ou laine.

Le bouclé se mêle aux dessins en relief, velours ou faille, et donne quelque chose de doux à l'œil, parce qu'il semble comme l'ombre portée du dessin velouté. Sur les fonds en laine ce genre de tissage est joli, et il est fort riche sur les fonds en soie ottoman à grosses ou fines côtes et les failles françaises.

Comme corsage, la façon veste est toujours préférée pour le costume de ville et demi habillé. On lui donne toutes sortes de façons plus gentilles les unes que les autres. Celle-ci forme des revers droits, c'est la veste elle-même qui les fournit; elle est courte et joue sur une chemisette en surah très bouffante, de beaux boutons artistiques tout le long des revers. Ces boutons se retrouvent sur la jupe, retenant, soit des quilles, soit des revers à la française, puis au parement de la manche.

La veste avec gilet Louis XV est aussi bien gracieuse, mais celle avec gilet 1830, très court, à pointe et boutonnée à partir d'un revers-châle, n'a rien qui nous charme. Il y a encore la veste-figaro qui revient à la mode, elle se met sur une chemisette en surah très finement plissée, qui fait comme un premier corsage; la veste est courte et les devants arrondis. La veste-chasseur, la veste Albanaise se font aussi, mais avec de petits changements qui les modifient heureusement.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE, CEINTURE RÉGENTE De mesdames de Vertus, 12, rue Auber.

Ces corsets, quoique différents dans la coupe, s'adressent à toutes les tailles. Mesdames de Vertus savent les y approprier par quelques modifications apportées dans la pose des baleines et des ressorts. Le corset Anne d'Autriche allonge la taille, il diminue l'embonpoint, sans occasionner de gêne et laisse la souplesse des mouvements.

La ceinture Régente est plus mignonne et d'un porté agréable, elle donne à la taille grâce et souplesse et maintient suffisamment les personnes un peu fortes, en les cambrant comme l'exige la mode. Il nous semble inutile d'entrer dans les détails sur l'exécution de ces corsets; la réputation que mesdames de Vertus se sont faite étant une consécration de leur talent.



4543

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de *M^{lle} THIRION*, 47, R. d. St. Michel. Chapeaux de *M^{me} BOUCHERIE*, 16, r. du Vieux Colombier. Châle de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES, 80, r. de Richelieu. Jupons et Corsets de *M^{me} BORDEREAU*, 32, r. du Sentier. Eau de ROUBIGANT, 19, Faub. St. Honoré.

MACHINES A COUDRE

De la Compagnie française, H. Vigneron,
70, boulevard de Sébastopol.

Toutes les expositions universelles ou partielles sont pour les machines de M. Vigneron, une suite non interrompue de succès. Les récompenses les plus remarquables : médailles, diplômes d'honneur, etc., etc., s'entassent dans les archives de la Compagnie française et nous sommes heureuse d'adresser ici nos éloges à son Directeur. En recommandant tout particulièrement à nos lectrices la machine H. Vigneron, nous étions certaine de les contenter. La machine n° 2 est parfaite, c'est le meilleur auxiliaire du travail dans les familles, et c'est celle que choisissent les couturières et lingères. Son mouvement est doux, facile à manœuvrer et les ouvrages que l'on exécute avec son aide sont infinis. Nous voulons parler de ces nombreuses garnitures gansées, perlées, plissées, piquées et brodées, dont nos costumes et le linge sont ornés. Une fois au courant du fonctionnement, c'est un vrai plaisir de travailler et de voir tant de travaux faits en si peu de temps. Nous parlerons prochainement de la Favorite des dames, de l'Eclair, de la Canadienne, machines marchant à la main ou au pied.

PARFUMERIE ORIZA

Maison L. Legrand, 207, rue
Saint-Honoré.

Quelques renseignements sur la manière de conserver sa beauté sont choses utiles; en première ligne, nous mettons les savons oriza, ensuite la crème oriza dont l'usage est



Costume en cachemire feutre et velours grenat,
pour fillette de douze ans et plus.
De mademoiselle Thirion, 47, boulevard St-Michel.

si merveilleux pour la peau. Se frictionner les mains avec la pâte royale de noisettes, qui guérit les engelures et empêche les crevasses. Quelques-unes de nos abonnées nous demandant le nom d'une teinture inoffensive, nous leur indiquons l'orizaline colorante qui rend aux cheveux blancs leur couleur primitive, sans que l'œil le plus exercé

puisse remarquer la moindre trace de teinture. Si l'on a fait usage d'un autre cosmétique auparavant, un lavage est nécessaire; sinon, une application de l'orizaline suffit. Rien que le nom L. Legrand est une garantie suffisante pour la supériorité des produits à l'oriza; citons spécialement la série parfumée à l'héliotrope blanc et l'ex-oriza incolore, à la violette Czar: quelle suavité, quel arôme! des fleurs, rien que des fleurs à la parfumerie Oriza. Le Catalogue bijou sera envoyé *franco* et gratis à celles de nos abonnées qui en feront la demande.

MINIATURES MODERNES

Maison Ch. G. Picard, 52, rue
Réaumur.

Rappelons à nos lectrices ce procédé qui permet de transformer sans aucune notion de dessin ou de peinture, une photographie quelconque en un portrait miniature qui ne serait pas déplacé auprès des miniatures charmantes du XVIII^e siècle.

Ce nouveau système de peinture si simple et dont le résultat est si surprenant se nomme *Photo-Miniature*.

Boîtes complètes contenant tout ce qui est nécessaire pour ce genre de peinture, avec méthode, 12 et 20 francs.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 145 et 147).

Costume en faille française unie et damasquinée. — Jupe en faille, ornée de trois volants plissés couverts d'un volant de dentelle piqué de pendrilles en perles. Tunique en faille damasquinée relevée de côté par un flot de ruban, et drapée en pouf étagé. Corsage à longue pointe, sur cette pointe s'agrafe le pouf; devant une chemisette en dentelle avec transparent cardinal. Col droit. Manche chiffonnée de dentelle avec un nœud et des pendrilles en jais.

Costume en lainage prune de Reine-Claude et velours assorti. — Jupe en velours et polonaise en lainage ornée de broderie en soutache dessinant des fleurs. Le relevé-châtelaine montre dans l'intervalle du pli-spirale, la dou-

blure en velours, il est fixé par une cordelière à glands et en soie. Le corsage se boutonne de côté en formant un cintre sous la taille, et le milieu est coupé par des revers en velours qui cernent une bande plastron. Col droit. A la manche, revers rappelant ceux du corsage.

Costume en cachemire feutre, pour fillette de douze ans et plus. — Jupe en cachemire taillée très longue, afin de pouvoir faire les quatre grands plis tombants. Devant, une très petite draperie, qui vient se chiffonner en pouf et qui est piquée d'une coque à pan en velours grenat. Au corsage, à petit postillon, col en velours, parement de la manche en velours; il est échanuré à la couture intérieure.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4543

Toilette de mariée en faille française. — Tablier plissé de plis ronds au milieu; les côtés plats. Traîne carrée, montée par des fronces serrées, agrafée sur la pointe du corsage; de gros plis-tuyaux sont formés à partir de la cas-

sure de la traîne. Petit panier en dentelle et spirale sur le côté, avec une traîne de fleurs d'oranger. Au corsage, à col droit, un jabot de Malines en spirale, fixé à l'encolure et arrêté sous la poitrine par un bouquet de fleurs d'oranger.

A la manche, une engageante en dentelle chiffonnée. — Bas de soie à jour et souliers en faille française.

Costume de la mère de la mariée, en faille pervenche et dentelle noire. — Jupe en faille, couverte devant de trois volants en dentelle noire qui viennent se perdre sous la traine arrondie. La traine en faille est couverte de tulle dentelle, et le bord supérieur est pris sous le volant de dentelle de la traine, volant soulevé par deux tuyautés en

faille. Des flots en ruban de satin pervenche sur le côté et prenant sous les volants; sur le côté opposé une spirale en dentelle. Corsage en faille recouvert de dentelle; au bord deux ruchés de Chantilly, un autre à l'encolure. A la manche drapée de dentelle, nœud en satin. Capote en dentelle avec de la folle avoine en jais et une touffe de plumes pervenche. Brides en velours. — Gants de Suède. — Bas de soie noire et souliers en satin noir.

CAUSERIE

L'hiver pressé. — Départ des hirondelles. — Vendanges baptisées. — Les nouveautés du Louvre. — Le plafond et la nouvelle pièce du Théâtre-Français. — Un grand directeur et une excellente actrice de moins. — L'éternel refrain : « Mes enfants, tout dégénère ! »



Où le ciel me garde de répéter après tout le monde que Paris est affreux en cette saison, qu'il n'existe pas en automne ! D'abord, ceux qui sont contraints d'y rentrer *trop tôt* cette année, n'ont rien à regretter de la campagne. Les forêts, aux feuilles rougies, peuvent malgré le froid vous retenir par mille charmes qui, pour être ceux du déclin, n'en ont pas moins de puissance, mais que pouvez-vous faire sous la pluie, ... sous la pluie incessante, torrentielle, qui transforme les champignons que vous vous amusiez naguère à chasser en visqueuse pourriture; qui décourage même les vrais chasseurs de gibier cloués au gîte en compagnie d'un coryza formidable; qui voile et embrouille le paysage, noie les prés, rend les chemins impraticables et arrête les vendanges en trempant le vin plus qu'il ne faut ?

J'ai vu recommencer deux fois en Bourgogne la cueille du raisin, et le propriétaire des vignes, découragé, prendre finalement le parti héroïque de rejeter dans une petite cuve ce qu'il avait mis dans une grande, afin de pouvoir attendre qu'il fût possible de récolter, sans l'intervention de ce baptême du ciel, le dernier tiers de son raisin. Vraiment, il est difficile de parler des vendanges à moins d'en faire une idylle fabuleuse ou une caricature dépitée. Celles que j'ai entrevues à travers le déluge ne pourraient inspirer que le crayon de Cham, un crayon par parenthèse que *personne n'a su ramasser*.

Il faudrait un poète, en revanche, pour chanter le départ récent des hirondelles. Rassemblées sur le toit du château, elles cherchent à s'orienter, les pauvrettes, à travers la bourrasque, repartent vingt fois et toujours s'abattent de nouveau, réunies en conseil, expédiant des émissaires de ci de là pour l'émigration finale, nous jetant une note perçante et mélancolique d'adieu au moment où le nuage noir s'élève d'un seul coup dans le ciel surchargé d'intempéries ! Quelques retardataires restent, tournoyant au bord des corniches avec certains appels dont le sens est clair pour les naturalistes et les observateurs des manifestations

de la volonté chez les bêtes, appels navrés de la supplication et de la douleur... Ce sont les mères qui laissent des petits trop faibles pour suivre le grand mouvement de tout le peuple ailé. Un tendre instinct les ramène, mais la soumission à une loi secrète, à une discipline inexplicable plus forte encore, leur fait rejoindre le gros de l'armée, abandonnant ce qu'elles aiment pour ce qui est apparemment le devoir des hirondelles. Les voilà parties vers le sud, et les oiseaux d'hiver arrivent à leur tour plus tôt que de coutume, *ce qui indique, au dire des paysans, le froid prochain et fort rude...* Brr... au moins à Paris il n'y a pas de pronostics !...

Les sycomores encore feuillus des boulevards, le feu pétillant dans les étroites cheminées, forment un agréable contraste, et si la vie au grand air vous manque de parole, on est tout à coup ressaisi par la vie intellectuelle. Chaque année, quand la grosse question de la rentrée des collèves me ramène dans la demi-solitude du Paris d'automne, je vais me retremper avec délices aux sources mêmes de l'art : au Louvre et à la Comédie-Française. Cette année je n'ai pu encore rien obtenir du vieux répertoire, de plus en plus délaissé par malheur, ou joué par des artistes qui n'en ont plus l'intelligence; mais quels dédommagements m'a offerts en revanche, la plus belle des expositions, celle où l'on va le moins parce qu'elle est permanente, notre adorable Musée enrichi de nouveaux trésors que l'on doit à la munificence de M. His de la Salle !

Je m'oubliais des heures devant les petits Raphaël du Salon carré, et devant les primitifs, tant italiens que flamands, auxquels on a fait les honneurs de la cimaise dans la grande galerie voisine, dérangeant un peu pour cela l'ordre des tableaux, ce qui me trouble désagréablement, *tout d'abord, je l'avoue, comme*, lorsqu'en pénétrant dans un salon ami, nous ne rencontrons plus à la même place les meubles familiers que cherche notre regard. Mais bientôt c'est un nouveau plaisir de découverte : on leur reconnaît dans un jour nouveau des beautés nouvelles. Et dire que tant de gens qui attendent impatiemment l'exposition du cercle de la rue Volny pour y faire connaissance avec le portrait en rose de madame Caron, par M. Toulmouche, ou celle du Cercle des Mirlitons pour y saluer une beauté à la mode, signée Cabanel ou Carolus Duran, et dire que plus d'un parmi ces prétendus amateurs de peinture n'a pas encore vu les vrais chefs-

d'œuvre acquis depuis un an par le Louvre, chefs-d'œuvre anciens, curiosités modernes depuis les Hemling, d'une beauté presque égale à ceux de Bruges, jusqu'à l'*Entrée des Croisés*, par Delacroix, jusqu'au *Combat de cerfs* et au *Blessé de Courbet*, jusqu'à la *Suzanne* de Chassériau, jusqu'aux paysages embrumés de Chintreuil, en s'arrêtant aux ébauches de Prudhon et aux dessins de M. Ingres.

De combien de plaisirs se privent ceux qui, négligeant de consulter leur goût personnel, suivent le courant tyrannique de la mode, sans sortir jamais de cette piste imperturbablement réglée dont les étapes, commençant aux visites de janvier pour les Parisiens de Paris, au concours hippique pour les Parisiens de Province, se succèdent, immuables, jusqu'au Grand-Prix!

Ceux-là doivent être scandalisés que le Théâtre-Français risque en leur absence une première représentation. J'avoue, pour ma part, que j'aurais mieux aimé rencontrer, rue de Richelieu, Racine ou Molière avec des interprètes dignes d'eux, qu'*Antoinette Rigaud*, même sous les traits enchanteurs de madame Worms-Baretta, mais faute de grives... D'ailleurs le pis-aller a une saveur qui, pour n'être pas celle du grand dix-septième siècle, n'en est pas moins régalante à un tout autre point de vue. Et puis j'aurai double plaisir pour mon argent : celui d'écouter M. Raymond Deslandes et d'admirer M. Dubuffe. Une comédie toute fraîche en trois actes, un plafond non moins frais, deux primeurs... De quel droit se plaindre?... Entrons d'abord au foyer et levons la tête.

M. Dubuffe a jeté dans le globe terrestre un ciel clair où flottent des déesses et des génies. Assise sur ce globe, dans le costume traditionnel, la Vérité tient d'une main son miroir; un génie ailé lui présente en souriant un masque de velours, un autre génie plus sévère lui tend le poignard. On sait avec quelle grâce M. Dubuffe enveloppe un corps féminin de gazes légères sans le vêtir; ces diaphanes draperies sont d'un effet charmant sur les deux figures de la Poésie et de la Tragédie, qui accompagnent la Vérité, très embellie elle-même par l'ombre du voile transparent qui se déroule au-dessus de sa tête, en ne laissant qu'une partie de ses formes divines en pleine lumière. Qu'il a grand air ce foyer du Théâtre-Français! Quel parfum de bonne compagnie on y respire!... Les badauds de province qui le fréquentent en cette saison ne réussissent pas à le gâter... Il est certain, pourtant, que le public de ce soir ne ressemble guère à celui des jours d'abonnement, de ces jours d'abonnement devenus si nécessaires aux Parisiens, qu'ils vont en exiger de l'Opéra-Comique où l'on recommencera, et c'est fort heureux, à s'habiller, en l'honneur de *Lohengrin*.

Mais n'anticipons pas; nous sommes tout simplement, par une pluvieuse soirée d'octobre, dans une salle très peu parée.

On joue *Antoinette Rigaud*, qui a le tort d'être plutôt une pièce du Gymnase qu'une comédie du Théâtre-Français, mais déjà nous sommes accoutumés à accepter un peu partout des choses et des gens qui ne sont pas tout à fait à leur place; d'ailleurs à quoi bon leur discuter le droit d'être ici ou là, s'ils réussissent à plaire? Le succès justifie certaines intrusions et *Antoinette Rigaud* est un franc succès. Quelle part

en revient à M. Raymond Deslandes qui a l'entente approfondie du théâtre, et qui sait peindre de vives couleurs les types modernes, quelle part au jeu excellent d'acteurs tels que Febvre, Worms et leurs gracieuses partenaires? Je n'essaierai pas de le démêler; l'intrigue n'a rien de compliqué, d'ailleurs :

Une jeune femme, qui n'a pas rencontré son idéal dans le mariage, souffre un peu de cette déception qu'elle partage avec bien d'autres. Elle est cependant fidèle au mari imparfait que lui a donné la destinée; elle se défend même dorénavant d'être coquette, ayant eu quelque expérience des périls de l'amour, puisqu'elle a autrefois laissé des lettres compromettantes aux mains d'un jeune peintre, Jacques Saunois. Le hasard la remet en présence de ce dernier chez le général de Tréfond, dont son frère est officier d'ordonnance. Elle lui réclame la preuve d'une faiblesse qui n'est pas allée, d'ailleurs, jusqu'à la faute. Jacques rend les lettres à regret, rien de plus naturel; ce qui l'est moins c'est qu'il les rapporte la nuit dans la chambre de cette honnête femme. Retour inopiné du mari, fuite de Jacques qui ne trouve moyen de s'échapper qu'en passant par la chambre de Geneviève, la fille du général. Personne ne le reconnaît, mais il est aperçu et les soupçons se portent sur le frère d'Antoinette, à qui le général a dû refuser la main de Geneviève, parce que sa femme lui a fait jurer en mourant de ne jamais donner leur fille à un militaire. L'idée d'un calcul déshonorant de cet amoureux éconduit vient inévitablement à tout le monde. Indignation du général. Le frère d'Antoinette n'ose se justifier, car ce serait perdre sa sœur. Rassurez-vous, tout finit bien, mais en racontant je m'aperçois que le sujet semble assez plat.

Eh bien! n'allez pas m'en croire, c'est ma faute sans doute, car on est ému, on applaudit et les recettes sont superbes, malgré la prétendue morte-saison. Je persiste néanmoins à dire qu'il est fâcheux que M. Deslandes soit directeur du Vaudeville et qu'un directeur n'ait pas le droit de faire jouer ses pièces chez lui. Cette clause est toutefois une sage précaution, en tant que règle générale. Vous figurez-vous Monsieur le Ministre ou le Prince Zilah sur notre première scène après les comédies d'Alexandre Dumas fils, après *le Petit Hôtel* et *la Comtesse Martin*? Eh bien! c'est impossible... tant mieux... puisque M. Claretie, la chose semble certaine, va succéder à M. Perrin. Le nouveau directeur des Français serait nommé depuis longtemps si les élections ne s'y étaient opposées. M. Goblet, pour cause de ballottage, se croyait obligé à la plus grande réserve. Dans quelles régions les conséquences funestes de la politique ne se font-elles pas sentir! Voici que l'incertitude de la durée du Ministère entraîne un interrègne dans l'empire de Melpomène! Quel que soit le successeur de M. Perrin, il aura peine à réunir les qualités de l'éminent administrateur, dont les obsèques ont été célébrées avec tant de pompe, le 13 octobre.

M. Perrin est mort au moment où, après de longues souffrances, on le jugeait rétabli. La Comédie-Française perd en même temps ses lumières qui lui étaient précieuses et le concours d'une exquise comédienne, la dernière de cette pléiade à laquelle appartenaient l'inoubliable madame Plessy et l'étincelante Augustine

(La suite à la page 152.)



N° 1. Visite en épinglé velouté (face et dos), de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.



N° 4. Costume de jeune femme ou de jeune fille.

Modèle de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

N° 1. Visite en épinglé. — Façon ajustée au dos, avec une courte basque à pli triple. Le devant vague sur une chemisette-blouse en faille française, dont le bas se perd sous une draperie à frange, laquelle se perd elle-même sous la basque et se pique, à droite, d'une coque à pain. La manchette a un revers en faille française.

N° 2. Manchon en ottoman orné de dentelle et de coques et pans en ruban ottoman, fixés par un oiseau. — Dentelle au contour et attache en ruban enjolivée d'un nœud.

N° 3. Visite Louis XV en velours noir. — Très cintrée au dos avec un nœud-cinture en moire. Une dentelle au contour; une chemisette également en dentelle, et autour de la manche de forme aiguë, une fort belle frange en chenille avec boules piquetées de perles en jais.

N° 4. Costume de jeune femme et de jeune fille, en nalté marine et peluche. — Jupe en peluche-velours couverte par une tunique tombante, plissée de larges plis couchés avec un pli-cornet sur le côté, le poul est tombant. Flot de velours du côté opposé. Corsage ouvert sur une pièce en peluche-velours, tronçonné sur les épaules et arrêté par un nœud. Manche et col droit en peluche-velours.

N° 5. Costume en faille et peluche escalier de deux tons gris. — Jupe en peluche et tunique en faille, les lés de derrière tombent droit, et le tablier drapé s'enfuit à droite. Corsage en faille genre veste, se croise au-dessous de la poitrine sur un plastron en peluche; le bord de l'échancrure reçoit un biais en peluche; deux pointes-gilet apparaissent sous la pointe ouverte du corsage. Un très haut parement à la manche.



CHAPEAUX POUR ENFANTS ET FILLETTES
Modèles de mesdames Delorabée cours, 16, passage des Princes.

— La passe très relevée d'un côté, est couverte par une belle plume mordaie qui ombre l'œil. Une autre couvre la calotte élevée, qui est cernée d'un ruban en peluche-échelle.

Chapeau en feutre à poils pour jeune fille de 13 à 16 ans. — Bord-diamètre russe en chenille de peluche gris plus foncé que le feutre et quo le velours, qui forme un éventail sur lequel sont posées deux mouettes.

Chapeau en feutre brillant gris souris. — Le bord relevé d'un côté, est tendu de velours, avec un rang de grains-chapelet et un fin galon or. Touffe de coques et de cornes en ruban bouclé, coupé, au milieu, d'une bande de peluche cernée d'un liseré or. Épingles grains-chapelet, montées sur tige dorée, piquées dans le nœud.

Chapeau en feutre marron pour fillette de 7 à 12 ans. — La passe, relevée derrière, est maintenue par des coques en ruban de satin mi-partie loutre, mi-partie ponceau, picots ponceau. Ces coques s'appuient sur la calotte et la dépassent; un très petit nœud devant attache un ruban qui va, en s'élargissant, s'arrêter derrière.



N° 2. Manchon, de la Scabieuse.

N° 3. Pardessus en velours, de M^{me} Turle, 9, rue de Clichy.

CHAPEAUX POUR FILLETTES DE 8 A 12 ANS.

Chapeau en velours acajou clair, à bord retourné, coupé de trois liserés. — Des nœuds en ruban de peluche et satin avec picots en soie forment une garniture, régulièrement disposée, piquée d'oiseaux des îles gris et bleus.

Béret Mascarille pour enfant de 2 à 5 ans. — Se fait en peluche châtaigne. Le poignet qui pose devant, sur les cheveux, reçoit de côté un nœud en ruban ottoman loutre que surmonte une aile blanche, de laquelle sortent trois ailes Méphisto.

Chapeau en feutre mordoré pour fillette de 6 à 9 ans.



N° 5. Costume en faille et peluche escalier. Modèle de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

Brohan. La sœur de cette soubrette unique, si délicate elle-même dans les rôles de coquette, puis dans ceux de douairière, l'ex-belle Madeleine qui avait gardé sa physionomie spirituelle, sa voix argentine, son rire musical comme une cascade de perles sous les cheveux blancs de la *Duchesse du Monde* où l'on s'ennuie, ne se montrera sans doute plus au public qui la regrette.

Il est difficile, en constatant de telles disparitions, de ne pas faire un retour sur le passé, de ne pas compter ce que nous avons eu et ce qui nous reste. Elles se sont éclipsées les étoiles de première grandeur : les unes vivent paisiblement à la campagne, les autres forment des élèves à qui leurs excellentes leçons ne réussissent pas hélas ! à communiquer le feu sacré. Après les Brohan, les Plessy, les Nathalie, les Favart, nous avons vu passer d'autres astres d'un moindre éclat, mais encore brillants, qui déjà sont arrivés à la fin de leur carrière, comme mademoiselle

Croizette, aujourd'hui mariée. Ne parlons plus de Sarah Bernhardt vouée en plein talent au *humbug*, comme disent les Anglais. Maintenant il nous reste l'ingénuité de mademoiselle Reichemberg, les grâces honnêtes de mademoiselle Baretta, la nervosité de mademoiselle Bartet et des demi-talents bourgeois qui expliquent trop que le répertoire de la maison de Molière descende au niveau de celui des maisons de Scribe et de Sardou.

Tout dégénère, nous le répétons avec les vieilles gens qui trouvent que l'hiver empiète de plus en plus sur les beaux jours du printemps et de l'automne et que les gouvernements marchent mal ; nous le criions bien haut avec les incorrigibles radoteurs qui vantent le temps fortuné où le phylloxera était inconnu, où la féerie naïve et joyeuse ne prenait pas les allures prétentieusement bête d'un *Coco-Félé*, où le choléra ne faisait que de rares apparitions, et où il n'y avait pas de scrutin de liste !

T. B.

ELENIZZA

(SUITE)



ADEMOISELLE de Montureux interrompit d'une voix très douce et avec la meilleure intention du monde :

« Ah ! croyez-moi, ne regrettez rien ! »

En parlant ainsi elle pressait doucement sous sa robe le bouquet desséché qui lui avait appris qu'elle était toujours aimée. Mais Fernand comprit autre chose ; il crut qu'Elenizza le rejetait loin d'elle. Alors il perdit tout courage et, si la politesse ne l'eût retenu, il se serait levé pour s'enfuir comme un maudit. Il resta, mais ce n'était plus le même homme. Il parlait pour parler, ainsi qu'on cause dans un salon où l'on vient d'entrer pour la première fois de sa vie. Cette conversation sur des lieux communs entre deux êtres qui s'étaient juré d'être l'un à l'autre, et qui se revoyaient après deux ans d'absence était plus navrante qu'un échange de reproches sanglants. Au bout d'un quart d'heure, Elenizza n'en pouvant plus, comprenant moins que jamais le mystère inexplicable qui enveloppait le cœur de cet homme, se leva pour retourner chez sa tante. Ses yeux, encore une fois, cherchèrent les yeux de celui qu'elle aimait. Effort inutile ! Annetta, comme un mur vivant s'était mise entre eux et, doucement, elle poussait son amie dehors. On eût dit qu'elle l'arrachait d'auprès d'un cadavre !

Ainsi se termina cette entrevue. Madame Papathopoulo rentra, sévère et sombre.

« Que voulez-vous ! dit-elle à Fernand. Elenizza est une nature de bronze ! »

Elle venait d'embrasser son amie sur la première marche de l'escalier en lui soupirant à l'oreille :

« Que veux-tu, ma chère ! les hommes sont comme ça ! »

Le soir, le jeune docteur écrivait à son père :

« Je m'estimerai moins si je tardais à vous apprendre que mademoiselle de Montureux est ici. Sur mon honneur je l'ignorais quand je suis parti. Je ne vous cacherai pas davantage que je l'aime plus que jamais et que, si elle disait un mot... Mais rassurez-vous. Elle n'a pas dit ce mot ; au contraire ! Elle me juge évidemment comme le dernier des imposteurs, et vous en feriez autant à sa place.

« Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je ne lui dise tout à l'heure, quand je l'ai vue : Apprenez une chose, c'est que votre mère est morte dans une maison de fous. Voilà pourquoi je suis allé en Cochinchine. N'importe ; je n'en puis plus. Soyez ma femme et à la grâce de Dieu ! — Mais j'estime qu'elle aimerait autant devenir la femme de Yani, notre ancienne connaissance des montagnes de Smyrne. Je suis pour elle un misérable sans foi et sans honneur ! »

Voici ce que le vieux Guichen répondit à cette partie de la lettre de son fils :

« Je ne te dirai rien de la rencontre dont tu me parles. On ne raisonne pas en face du plus rigoureux devoir de la conscience. Mon pauvre ami, n'oblige jamais ton père qui t'aime tant à te fermer sa porte et à te maudire ! »

Le plus curieux, c'est que Fernand Guichen était devenu, lui aussi, l'ami de madame Papathopoulo ; du moins il le croyait presque. Plusieurs fois par semaine il allait chez elle et se donnait le triste plaisir de lui parler d'Elenizza. Au fond, je ne sais lequel des deux trouvait le moins de plaisir à ces entretiens.

Un jour, en entrant, il surprit une certaine agitation et entendit un bruit de portes. Annetta semblait tout oppressée.

« Elle était là, dit la jeune femme. Elle n'a pas voulu rester. Ah ! mon Dieu ! comme c'est triste ! »

La vérité c'est qu'elle avait fait sortir mademoiselle de Montureux presque de force, en lui laissant entendre que, dans ses visites au consulat de Grèce, le jeune docteur aimait autant ne pas rencontrer de tiers. La pauvre Elenizza était partie jalouse. Jalouse d'Annetta Léonidis ! C'était le comble.

Pourtant, madame Papatropoulo était la première à savoir que ces entrevues étaient innocentes ; elle les trouvait même innocentes jusqu'à l'impolitesse. Quand elle avait écouté pendant une heure les questions, les plaintes, les souvenirs, les désespoirs de Fernand, elle avait des envies furieuses de chasser de chez elle cet homme qui, pas une fois, n'avait levé les yeux sur son interlocutrice. Ou bien, elle se retenait pour ne pas lui crier, exaspérée :

« Mais alors, si vous l'adorez à ce point, épousez-la donc ! Qui vous en empêche ? »

Car elle ignorait, elle aussi, l'obstacle terrible, et ce mystère qu'elle ne pouvait pénétrer la rendait folle. Simple amoureux, qui sait si Fernand n'eût point tout raconté ? Mais, derrière l'homme, il y avait le médecin, et l'austère devoir lui fermait la bouche.

Un jour Annetta réfléchit que le consul, depuis de longues années l'ami intime des Alexaki, pourrait peut-être lui donner quelques indices.

Papatropoulo était considéré comme un homme supérieur par tout le monde, excepté par sa femme qui, très habituellement, ne l'honorait pas de ses confidences. Il est vrai que, de son côté, avec plus de raison, peut-être, le consul gardait ses petites affaires pour lui. D'ailleurs il s'occupait peu de celles des autres, n'en ayant guère le temps, car il prenait au sérieux ses fonctions qui étaient lourdes et importantes. On ne le voyait jamais dans sa maison qu'aux heures des repas, et, comme il le disait lui-même, ce n'était pas à lui qu'il fallait s'adresser pour savoir les canchans de la ville.

Un soir, donc, il fut assez surpris d'entendre sa femme lui demander à brûle-pourpoint :

« Pensez-vous que votre ami Alexaki donnerait sa nièce au docteur Guichen ? »

— Mais... permettez-moi de répondre à votre question par une autre : Pensez-vous que votre ami le docteur Guichen, a envie de la demander ?

— Je ne le pense pas, j'en suis sûre. Ce serait pour Elenizza un mariage superbe. Le père Guichen, un des grands médecins de Paris, est fort riche. Reste à savoir ce qu'il penserait de cette union pour son fils.

— Hum ! Elenizza ne possède aucune dot.

— Oh ! qui sait ? les Harrisson n'ont pas d'enfants. Ils feront quelque chose pour leur nièce.

— Probablement, j'en conviens. Mais la dot n'est pas tout. Je sais mieux que vous quelles sont les idées d'un riche bourgeois de Paris en matière de belle-fille. Tout ce qui ressemble au roman les charme assez peu.

— Il y a roman et roman. Elenizza n'est pas seulement fort belle. Connaissez-vous une jeune fille mieux élevée et plus sage ?

— Non, mais j'en connais de moins..... exotiques. Pour un Français au-dessous de trente ans une Orientale est une houri du Paradis du Prophète. Plus tard, c'est une poupée qui ne sait pas lire, qui se nourrit de confitures de rose et qui ne met pas de corset.

— A la bonne heure ! Mais Elenizza lit fort couram-

ment dans plusieurs langues ; je sais de bonne source qu'elle se serre la taille et M. de Montureux, votre ancien collègue, n'était pas Turc, que j'aie ouï dire.

— M. de Montureux ! » s'écria le consul en regardant sa femme.

Puis il s'arrêta court, passa la main sur son front et réfléchit quelques secondes.

« Ma chère amie, dit-il enfin, si vous voulez m'en croire, vous n'encouragerez nullement le docteur Guichen dans les idées qu'il pourrait avoir. Je vous assure qu'Elenizza ne saurait lui convenir. Ceci, bien entendu, ne touche point à la personne de la jeune fille.

— Dites alors qu'elle ne saurait convenir à son père, car quant à lui...

— C'est la même chose. A quoi bon se jeter dans des complications sans issue, qui peuvent mettre bien des gens dans une situation fâcheuse ? »

Depuis une minute Annetta observait son mari et croyait voir sortir de la vaste poche de sa redingote un petit bout de la boîte de Pandore. Avec une femme intrigante et adroite, surtout quand elle a été prise pour ses beaux yeux, c'est presque comme si la boîte était ouverte.

« Je comprends, dit-elle d'un air indifférent. Il y a l'histoire de la tante. Mais c'est déjà si ancien ! J'étais à peine de ce monde et madame de Montureux n'était pas mariée.

Papatropoulo ne broncha pas ; on aurait pu croire qu'il n'avait pas entendu. Cependant il avait toujours ses oreilles de vingt ans ; sa femme le savait.

« D'ailleurs, ajouta-t-elle, c'est un de ces malheurs dont une famille n'est pas responsable. Et puis la pauvre Mary n'a jamais reparu et c'est à peine si l'on se souvient de son aventure. Quelle cruauté de la faire retomber sur sa nièce !

Le consul semblait moins disposé que jamais à répondre. C'était, pour Annetta, la meilleure preuve qu'elle avait touché juste. Elle continua :

« Enfin, cet officier pour lequel Mary a déserté le toit paternel était, dit-on, d'une des meilleures familles de la Turquie. Et puis il avait été élevé en Europe. Ces jeunes Ottomans, malgré leur religion, sont si charmants, si distingués !...

— Ma femme, interrompit le consul, j'aime à penser que vous n'en savez rien. Je vous quitte, car la chancellerie m'attend. Mais, une fois pour toutes, croyez-moi, ne poussez pas le docteur ; au besoin, plutôt, retenez-le.

— Entendre c'est obéir, monsieur, dit la jeune femme en embrassant son mari. Je le retiendrai. »

Et quand son mari eut fermé la porte, elle ajouta en monologue :

« Je compte même bien que c'est vous qui m'en donnerez les moyens, monsieur l'homme discret. »

XXI

On s'amusait beaucoup, cet été-là, sur la rive Européenne du Bosphore. Par on, il faut entendre cette coterie de cent personnes composée des jeunes attachés et secrétaires d'ambassade, des consuls, des femmes du monde diplomatique et de quelques rares

amies de celles-ci, acceptées, bien que n'appartenant pas à l'adiploamatie, qui est le Faubourg Saint-Germain de Constantinople.

A cette élite de la colonie étrangère il faut joindre quelques élégants de la Jeune Turquie, de ceux qui n'ont peur ni du vin ni de la croix, quand le vin est du champagne de bonne marque et que la croix brille, endiamantée, sur la blanche poitrine de quelque belle fille du pays des Giaours.

Les villas de Buyukdéré et de Therapia étaient dans leur gloire; l'hôtel Petala regorgeait de pensionnaires. Même quelques jeunes fous, faisant semblant de n'avoir trouvé de place nulle part, avaient organisé un véritable campement sur une élévation voisine. Ils vivaient là sous des tentes et quelles tentes! — comme les pasteurs du Désert. Mais, contrairement aux souvenirs Bibliques, c'étaient eux qui s'empressaient d'abreuver de leur cruche, remplie des meilleurs vins de France, les Rébeccas habillées chez Worth qui venaient s'asseoir à la fontaine de ces Isaacs en souliers vernis.

Depuis plusieurs jours il n'était question que d'une partie monstre organisée par ces vertueux solitaires. Il s'agissait d'une promenade aux flambeaux et d'un dîner champêtre au Mont-Géant. Cette hauteur, un des grains du chapelet de collines que le Bosphore déroule le long de la côte Asiatique, n'a de géant que le nom. Figurez-vous le Mont-Valérien, sans le moindre canon, n'ayant pour garnison qu'une dizaine de *zaptiéh*s, pour forteresse une mosquée et la modeste résidence du *mollah*.

Une invitation à cette fête était un brevet d'élégance ardemment recherché, et c'est ce que disait, précisément, le secrétaire d'ambassade Frémont au docteur Guichen en lui en apportant une à bord du *Pétrel*, la veille de l'excursion.

« Mille fois merci, répondit Fernand. Tu es le meilleur des amis, mais je ne vise point à l'élégance.

— Je ne sais pas à quoi tu vises, à moins que ce ne soit à l'un des fauteuils de l'Institut. Tes livres t'absorbent; on ne te voit nulle part et cela ne peut durer ainsi. Donc, je t'en préviens, de gré ou de force je t'emmène au Mont-Géant.

— Ni de gré ni de force, je t'en prie. Laisse-moi ici. Je ne suis pas en train de rire ni, surtout, de faire rire les autres. N'insiste pas. Je t'ai mis suffisamment au courant de mes affaires pour que tu me comprennes.

— C'est précisément pour cela que j'insiste, et, d'un seul mot, je vais te décider : Elle n'y sera pas.

— Oh! Dieu! soupira Fernand; dire que voilà où nous en sommes! Dire que, pour m'entraîner à une fête, mon meilleur ami emploie cet argument : Elle n'y sera pas! »

Frémont exaspéré se leva, et frappa du poing le plat-bord d'acajou de la dunette.

« Que le diable t'emporte, avec tes soupirs et tes confidences! Que se passe-t-il, enfin? Tu es fou de cette jeune fille; elle, de son côté, t'adore à en être malade...

— Tu t'y connais! fit Guichen avec amertume.

— Mais certainement je m'y connais. Ce qu'il y a de sûr c'est que vous mettez à vous fuir la même industrie dont les amoureux ordinaires usent pour se rencontrer. Pour l'amour du ciel, qu'y a-t-il entre vous? »

Ce jour-là, encore, Fernand refusa de dire son secret. Mais, pour se débarrasser des instances de son ami, il promit d'être, le lendemain, au rendez-vous général.

Frémont riait sous cape, en s'en allant, comme un écolier qui vient de jouer une bonne farce à son camarade.

Les organisateurs de la fête avaient préparé royalement les choses. Devant leur campement, un grand bazar *caïk*, sorte de résurrection de la fameuse « galère capitane » des poètes de 1828, attendait les invités qui la remplirent bientôt, les uns de leur belle humeur, les autres de leurs fraîches toilettes. Madame Alexaki s'embarqua sur l'une des dernières... avec Ele-nizza. Frémont assis à l'avant à côté de son ami le vit tressaillir.

« J'espère, lui dit-il tout bas, que tu ne vas pas te jeter à l'eau. Ce ne serait pas poli. Bon! elle t'a vu! Oui, ma belle demoiselle, on vous a dit un mensonge : le beau docteur était invité. Ah! mes enfants, comme vous vous adorez et comme vous faites bien! Tu ne m'en veux pas, camarade, de t'avoir joué ce tour?

— Non, répondit Fernand qui ne s'était jamais senti si triste de sa vie. Non, je ne t'en veux pas, et nous nous quitterons bons amis. Car demain, à pareille heure, j'aurai dit adieu à Constantinople. Je me sens à bout d'énergie; je passe la main. »

Cependant la galère s'ébranlait lentement, sous les efforts des rameurs. Traverser le Bosphore, même quand on n'est pas pressé d'arriver, est l'affaire de vingt-cinq minutes. A Beikos, on prit terre. Là, tout un convoi de chars fleuris, enguirlandés, garnis de tapis de Smyrne et de coussins de Brousse attendaient, attelés de bœufs « au pas tranquille et lent ». De la trirème voluptueuse de la reine du Nil on passait dans l'équipage des rois fainéants. Frémont et Guichen prirent place dans la même *araba* que Papathopoulo et sa femme.

Alors, par la longue route bordée de figuiers et de platanes, le cortège commença de graver la colline, découvrant, à mesure qu'on montait, le panorama le plus féerique du monde. A gauche, de l'autre côté du Bosphore, c'étaient les gracieux villages de Therapia, de Kalandar et d'Yénikeüi. En face, Buyukdéré et ses beaux massifs de verdure. A droite, au fond d'une anse gracieuse, dans un paysage plus Oriental, le bourg de Roumeli-Kavak, puis, bientôt le commencement de l'immense nappe d'eau de la mer Noire, marqué par le phare de Roumeli-Fener dont le feu blanc fixe venait de s'allumer dans sa cage de cristal.

Entre ces deux rives qu'on n'oublie plus quand on les a vues, brillait un bain d'or liquide, criblé des taches imperceptibles des caïques et des gros points noirs des vaisseaux de commerce lourdement hêlés par les remorqueurs, laissant derrière eux, sur la surface éblouissante, les boursoufflures légères de leur sillage.

Derrière Therapia, les dernières flèches lumineuses du soleil déjà disparu achevaient de se fondre dans la teinte pourpre d'un couchant splendide. Tout au pied de la côte, on voyait les deux fanaux vert et rouge d'un bateau-omnibus du *Chirket-I-Hairi* qui se préparait à faire escale à Beikos.

Au bout d'une heure et demie, les belles voyageuses

posèrent leurs petits pieds sur la plate-forme un peu aride du Mont-Géant. La nuit approchait, mais une lueur rose baignait encore l'atmosphère rafraîchie par la brise du soir. Au gré de chacun, les couples se formèrent bientôt, puis, lentement, se dispersèrent dans toutes les directions, les uns cherchant l'abri de quelques touffes de buissons, les autres tâchant de découvrir quelques nouveaux points de vue. Un groupe d'hommes mûrs, pour la plupart des maris passés au cadre de réserve, fumaient leurs cigarettes devant la mosquée en s'entretenant des nouvelles parues le matin dans l'*Eastern-Express*. D'autres causaient archéologie et légendes, à propos des souvenirs plus ou moins fabuleux attribués au Mont-Géant. Parmi ceux-là, se trouvait, comme de juste, le consul Papathopoulo grand déchiffreur d'inscriptions anciennes.

Quant à sa femme elle avait, quelques heures plus tôt, débrouillé un verset qui, depuis un mois, faisait beaucoup travailler son esprit. Succombant aux légittimes séductions du tête à tête conjugal, le mari avait parlé et maintenant Annetta savait, ou du moins croyait savoir, quelle barrière s'élevait entre Elenizza et Fernand.

Certes, la barrière lui paraissait solide, mais, ce soir-là, cependant, ses deux « amis » l'inquiétaient. Pourquoi s'étaient-ils retrouvés au Mont-Géant eux qui mettaient — grâce à quelqu'un de sa connaissance — un si grand soin à se fuir? Pourquoi le docteur l'avait-il trompée en lui disant, quarante-huit heures plus tôt, qu'il n'avait pas d'invitation et qu'il n'en avait point cherché? Allait-il, maintenant, lui cacher son jeu, user de ruse avec elle? Dans tous les cas elle se promettait de le tenir de court et d'empêcher qu'il n'échangeât trois paroles, hors de sa présence, avec mademoiselle de Montureux. Pour commencer, en descendant de voiture, elle avait pris le bras de Guichen et l'avait entraîné à l'écart. Quand ils furent loin de toute oreille indiscrete :

« Pauvre ami! lui dit-elle avec la tristesse émue d'une mère qui voit souffrir son enfant. C'est plus fort que vous, n'est-ce pas? Ah! Dieu! comme je vous plains! Et comme je comprends que, malgré tout, vous ne puissiez vous empêcher de la suivre partout où elle va! »

Fernand ne se sentait pas, ce soir-là, en humeur d'être plaint. Il répondit un peu rudement :

« Si c'est à mademoiselle de Montureux que vous faites allusion, chère madame, vous êtes à cent lieues de la vérité. J'étais convaincu, il y a deux heures, qu'elle ne serait point ici ce soir.

— Vous serez donc toujours le même homme défiant? Vous me traiterez donc toujours en étrangère? Quand donc croirez-vous que je suis une amie dévouée, une amie sûre, à qui l'on peut tout dire?

— Vous m'obligez à vous répéter mon opinion sur ce point. Une femme peut être une amie dévouée, sûre jamais!

— Alors, vous refusez de me dire vos secrets?

— Si j'en avais, je ne vous les dirais pas, non, madame. »

Brusquement elle s'arrêta et, le regardant dans les yeux d'un air de défi :

« Vous pouvez vous dispenser de me les dire, je les connais! »

Plus fortes que nous quand il s'agit de dérober un secret, les femmes seraient des êtres invincibles si, la chose faite, elles savaient se taire; mais cet effort n'est pas dans leur nature. Il semble qu'une confiance arrachée à la faiblesse d'un homme soit pour elles comme la chevelure scalpée par l'Indien. Il ne leur suffit pas d'avoir conquis le trophée. Il faut qu'on le voie pendu à leur ceinture.

« Mon Dieu! oui, continua madame Papathopoulo que Fernand regardait, maintenant, avec une certaine crainte. Cela va vous étonner, sans doute. Mais je sais pourquoi votre père n'a jamais voulu entendre parler de ce mariage. »

Le jeune homme se taisait toujours et, pour l'instant, il ne songeait plus à lui-même, mais à Elenizza. Dans l'état de faiblesse où elle se trouvait, quelle catastrophe n'était pas à craindre si une indiscretion quelconque lui révélait la vérité sur la maladie et la mort de sa mère?

Voulant se rendre compte de la réalité du danger, il dit, sur le ton d'une feinte plaisanterie :

« Allons donc! Si vous saviez quelque chose, il y a longtemps que vous vous seriez donné le plaisir de m'en faire part.

— Il est toujours temps, répondit Annetta poussée à bout. Et je n'aurai pas besoin d'en dire bien long pour vous montrer si je suis bien renseignée. »

Elle n'en dit pas long, en effet. Trois phrases résument l'histoire qu'elle avait arrachée à la faiblesse de son mari lui suffirent pour ôter à son auditeur toute envie de plaisanter plus longtemps. Quand elle chercha les yeux de Fernand, pour jouir de la surprise qu'il devait éprouver à la voir si bien informée, elle y trouva l'expression d'une angoisse telle qu'elle regretta d'avoir parlé. Le malheureux n'aurait pas été beaucoup plus pâle si l'élégante jeune femme qu'il avait à côté de lui avait planté un poignard dans sa poitrine.

Quand il put parler, il demanda d'une voix qui fit tressaillir désagréablement madame Papathopoulo :

« Elenizza sait-elle ce que vous venez de me dire? »

Elle s'empressa de répondre négativement. En ce moment la belle Annetta ne se sentait pas disposée à mentir. Sans bien s'en rendre compte, elle eût aimé se sentir au milieu des autres invités, au lieu d'être seule, à la chute du jour, avec cet homme à la physiologie égarée qui lui parlait de ce ton étrange.

« Non, insista-t-elle, personne ne sait cela, excepté la famille... et vous, sans doute? »

— Alors, dit le jeune homme en se rapprochant d'une façon menaçante, si tout le monde ignore, comment êtes-vous si bien renseignée, vous? »

(La fin au prochain numéro.)

L. DE TINSEAU.

Explication des Mots homophones du 17 Octobre : Sept, cette, Cette et Seth.

Robe anglaise pour enfant de 9 à 11 ans. (Patron découpé.)
 — La veste se fait en gros tissu natté en toute nuance unie; la jupe et le plastron-chemisette en tissu de soie écossais ou rayures assorties; il coûte 48 fr. pour un enfant de 9 à 11 ans. — Le patron nous a été fourni par madame Taskin.

Explication du patron découpé

1, Devant. — 2, Petit côté. — 3, Dos. — 4, Plastron-chemisette. — 5, Ceinture. — 6, Dessus de la manche. — 7, Dessous. — 8, Parement. — 9, Col.

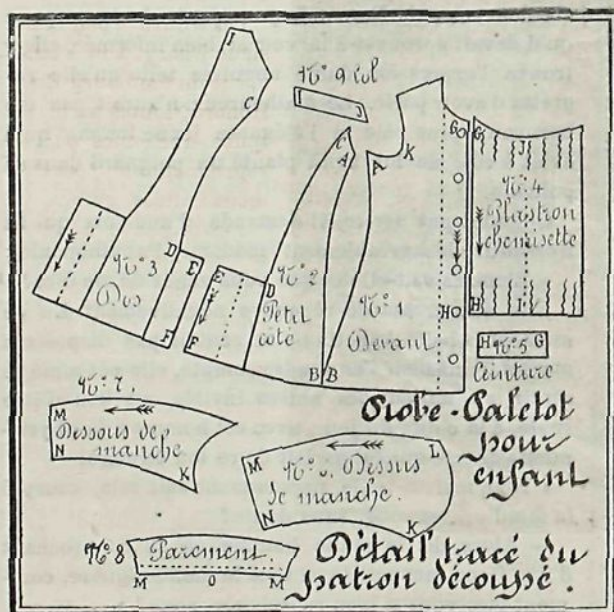
Ce costume peut se faire en gros lainage marin et le plastron-chemisette en flanelle à carreaux rouges et bleus. Il faut 4 mètres du premier en 60 cent. de largeur et 1 mètre du second en 50 cent. Il se compose d'une jupe plissée et d'un corsage-paletot, dont le devant est rejeté en revers à la ligne pointillée; il reçoit tout le long de beaux boutons en velours ou artistiques. Réunir les différentes parties du patron en suivant le classement du détail. Former les plis creux du dos. Cela fait, froncer le plastron-chemisette aux deux bords. — ce pa-



3542

Robe anglaise pour enfant de 9 à 11 ans
 (Patron découpé)

Modèle de madame Taskin, 2, rue de la Michodière



tron donné en entier — le monter à la ceinture en suivant les coches de raccord, puis le fixer sous le côté droit du devant, lettres de raccord G H; poser le col droit à l'encolure. Le plastron s'agrafe sous le côté gauche. La manche a un parement évasé, qui se fera comme la robe. On peut le faire, ainsi que le revers, en velours marine ou grenat. La jupe plissée de plis creux a 40 centimètres de hauteur sur 3 mètres de tour. Devant, elle se monte au bord de la ceinture du plastron, puis elle se maintient à la doublure du corsage; elle sera bordée à cheval d'un assez large ruban. Les remplis ne sont pas compris dans les patrons. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4543
 et un patron découpé : Robe anglaise pour enfant de 9 à 11 ans, modèle de madame Taskin, figurine page 156.